

PRIX DE L'ABONNEMENT  
payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.  
— 11 pour 6 mois.  
— 6 pour 3 mois.  
Département du Rhône, 24 fr.  
Hors du département, 22 fr. pour  
l'année, et dans les théâtres,  
20 c. par numéro.



# L'ARTISTE

en province,

(ENTR'ACTE LYONNAIS),

## JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

L'ARTISTE,  
Journal petit in-folio,  
imprimé avec luxe; Table et  
Couverture;  
Formant un beau volume  
Album à la fin de l'année;  
Paraît tous les Dimanches,  
et se vend dans les Théâtres.

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de la  
Préfecture, 6; — chez Gourdon, libraire, rue Lafont, 4;  
— chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6;  
— et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris,  
à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de  
la Bourse, 5; dans les départements, chez tous les direc-  
teurs des Postes.—Affranchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à  
Lyon, au Bureau central, rue de la Préfecture, 6. —  
Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré  
à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

Avec notre numéro de ce jour, nos abonnés recevront  
le portrait de M<sup>me</sup> Siran, défini d'après nature par  
M. Auguste Flandrin.

### DU CHANT

Et de l'ouvrage de M. Stephen de la Madeleine :

#### LA PHYSIOLOGIE DU CHANT,

1 vol. in-12. Paris, chez Destryes, 1840.

« Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent. »  
BOULEAU.

**D**E toutes les parties de l'art musical, le chant, sans contredit, est celle dont on s'occupe le plus généralement, et comme on sait : *Tout le monde chante bien ou mal.* Comment se fait-il donc que ce soit aussi la plus négligée? pourquoi cet art, plus propre peut-être encore que ses frères à élever l'âme, à y développer les germes de bons et nobles sentiments, et parfois à y combler, par son langage vague et mystérieux, une lacune que quelquefois une éducation soutenue y avait laissée, pourquoi, disons-le, cet art est-il si généralement méconnu, si mal compris, si mal rendu? pourquoi? parce que, de tous les arts, c'est celui avec lequel on peut le plus facilement imposer; parce que depuis longtemps il est devenu la proie de gens incapables, la denrée de maîtres inhabiles qui, sans pudeur aucune et en désespoir de cause, se jettent dans l'enseignement.

En abordant cette question si importante pour l'art et si délicate à la fois, il ne faut pas croire ici que ce soit une diatribe lancée de main jalouse ou envieuse, et à dessein de nuire à tel ou tel membre de l'enseignement de telle ou telle ville; non, c'est un enseignement général qui est devenu indispensable, et qu'il est honorable de donner au public et surtout aux familles exploitées.

Déjà un artiste de Paris, homme de goût et instruit, M. Stephen de la Madeleine, vient, dans sa *Physiologie du chant*, de tracer, d'une main habile et hardie, un tableau malheureusement aussi exact que piquant des abus révoltants qui bientôt amèneront l'art du chant à la dernière expression de l'abâtardissement, si, par une critique salutaire et soutenue, des hommes spéciaux et consciencieux ne viennent tenter d'y porter remède.

Nous déclarons donc que, fort de notre conscience et de toutes nos convictions, et sans nous arrêter devant quelques criailleries qui pourraient retentir en certain lieu où l'on se fait une joie d'interpréter méchamment les meilleures choses, nous nous joindrons aux hommes courageux qui poursuivront cette tentative de réforme, qui de plusieurs points semble déjà prendre essor.

Et d'abord laissons s'exprimer l'auteur de la *Physiologie du chant* :

*Chapitre 1<sup>er</sup>, des professeurs de chant.* — « Il y a dans Paris une classe d'hommes et de femmes dignes de tout l'intérêt des gens de bien, quoiqu'ils soient les fléaux de l'art, dans ce sens qu'ils en arrêtent les progrès matériels en flétrissant, dans leur verveur, des épis qui pourraient avec le temps porter une riche moisson. Ces hommes et ces femmes sont ordinairement des personnes bien nées, bien posées dans le monde, et qu'un revers de fortune précipite tout

d'un coup d'une condition plus ou moins élevée jusque dans les fondrières de l'indigence. Comme depuis assez longtemps c'est l'art qui est en possession de former le complément de leur éducation, c'est-à-dire d'une éducation parfaitement inutile, ces heureux de la terre, frappés dans leur bonheur qui est leur fortune, et contraints à se construire une petite existence, font l'examen de leurs capacités; examen rapide et pourtant suffisant, car leurs capacités sont faciles à explorer. L'un se souvient qu'il jouait autrefois des contredanses sur le piano, cet autre a chanté la romance dans sa première jeunesse. C'en est assez : le joueur de contredanses et le chanteur de romances seront des professeurs de chant. Ils ont de nombreux amis qui les recommanderont, qui les introduiront partout; voilà tout ce qu'il faut : une leçon de chant s'obtient comme une place ou toute autre bonne chose. Tant pis pour l'élève ou pour la place! le protégé est casé : l'humanité est satisfaite. Quant aux heureuses dispositions que l'ignorance du maître étouffe impitoyablement, elles s'étiolent au grand préjudice de l'art, et s'en retournent où vont les génies méconnus et les vocations manquées. Ces professeurs de chant, qui (je n'hésite pas à le dire et je le prouverai au besoin) forment la grande majorité du corps enseignant, rappellent cet émigré français qui montrait à toute une honnête famille allemande le patois gascon pour de l'italien. Eh bien! si je faisais le manuel du chanteur dans le même but d'utilité publique qui a dirigé tous les autres faiseurs de manuels, je m'attacherais à mettre les familles en garde contre les pièges de ces prétendus maîtres qui poussent si loin l'audace de leur aplomb et l'ignorance de l'art qu'ils exploitent, qu'il suffirait du moindre effort pour les désarçonner, et ruiner sans retour leur coupable industrie....., etc. »

Voici pour Paris, et certes, quoique du pays, nous ne nierons pas l'exactitude de ce triste tableau; mais aussi, à côté de ce grand mal, existe-t-il là un antidote incontestable : c'est un certain nombre d'habiles professeurs que les études longues et consciencieuses sortent de cette tourbe d'imposteurs; c'est une bonne école; ce sont, enfin, les exemples qu'on rencontre soit chez les grands artistes de nos premiers théâtres, soit même dans certains salons où bon nombre d'amateurs qui n'ont pas pris en dédain les bons conseils, et qui, par leurs louables efforts, aident à retarder la décadence dont la fatuité et l'ignorance menacent l'art.

Et, en effet, que se passe-t-il depuis quelques années? c'est que la plupart de ces maîtres, que signale l'auteur de la *Physiologie du chant*, doivent leur fausse position aux instigations de certains amateurs émérites qui ne doutent de rien, et qui, parce qu'ils ont une voix plus ou moins prestigieuse, se croient aptes à décider de la vocation de tel ou tel individu, et de leur autorité privée le proclament professeur de chant. Alors, une fois bien établi que pour exercer cet art si difficile il est inutile d'être excellent musicien et d'avoir fait des études toutes spéciales, il est tout simple que, beaucoup de gens trouvant le métier facile, le nombre de maîtres et d'élèves se grossit chaque jour; et c'est ainsi que beaucoup de sujets doués d'heureuses dispositions et en qui se trouve le germe d'un vrai talent, et qui, avec un travail rationnel et bien dirigé, eussent fait d'excellents artistes, se laissant engager dans une détestable route, et sautant à pieds joints par-dessus les conditions indispensables, restent en deçà du but qu'ils s'étaient proposé, tandis que d'autres un peu mieux organisés le dépassent tout-à-fait, ce qui n'est absolument qu'une autre manière de le manquer; et maîtres et élèves, traduisant en dédain des règles l'ignorance de l'art qu'ils professent, tombent dans les écarts monstrueux et ridicules de l'imitation mauvaise et exagérée de quelques grands artistes dont ils ne savent saisir que les erreurs, oubliant ce sage précepte de Molière :

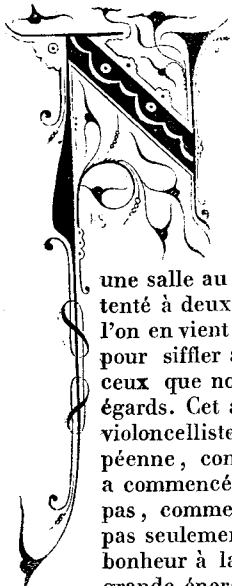
Quand sur une personne on prétend se régler,  
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

R<sup>me</sup>.

(La suite prochainement.)

## GRAND-THÉÂTRE.

Ouverture de l'année théâtrale. — Rentrées et débuts.



Nous ne sommes pas habitués à une aussi grande activité; à peine fermé, le Grand-Théâtre a rouvert ses portes à un public empressé, nombreux, impatient. De grandes questions allaient s'agiter pour les débuts, questions qui touchent de bien près à l'existence de l'art dramatique à Lyon; de sorte que chacun, dans l'auditoire, était préoccupé et inquiet.

Je l'avoue, je suis allé dimanche dernier au théâtre avec des idées tristes; deux jours auparavant, dans une salle au quart garnie, il s'était passé un fait révoltant que l'on a tenté à deux reprises différentes de renouveler encore. A Lyon, où l'on en vient à se vanter d'aimer les arts, il s'est trouvé des hommes pour siffler avec audace un de nos artistes les plus distingués, de ceux que nous aimons le mieux, et qui le mérite le plus à tous égards. Cet artiste, c'est M. George Hainl: talent complet comme violoncelliste, organisation artistique des plus rares, réputation européenne, conquise à force de travaux et de succès. George Hainl a commencé au milieu de nous, nous avons assisté à ses premiers pas, comme à ses triomphes de tous les jours. George Hainl n'est pas seulement un instrumentiste des plus habiles, il s'est livré avec bonheur à la composition; musicien instruit, cet artiste, doué d'une grande énergie, d'un chaud amour de l'art, d'une verve et d'une activité inépuisables, est destiné, je le crois, à rendre d'importants services à l'administration qui a su se l'attacher. Il a l'intelligence des masses instrumentales, il a le coup d'œil vif et prompt, la main sûre, le sentiment des nuances, la conception facile. Que veut-on de plus?

Des réformes importantes doivent être apportées dans l'organisation de l'orchestre, de graves abus sont à retrancher. George Hainl a toute la fermeté nécessaire pour arriver à d'excellents résultats: avec lui, le service comme l'exécution doivent être prompts, sûrs, faciles. Un ménétrier, et cela je le dis tout haut avec conviction, un ménétrier serait venu s'installer au pupitre de chef d'orchestre, que personne n'aurait protesté contre sa présence, au moins avant de l'avoir jugé à l'œuvre; et cette justice, qu'on aurait rendue au plus incapable, on n'a pas eu le cœur de l'accorder à un homme d'un mérite reconnu! On a douté de l'aptitude d'un musicien habile, d'un talent fini, à conduire, à diriger un orchestre. On n'a pas jugé, on a condamné avant de se convaincre. On a lâchement sifflé.

Disons-le bien vite, ces sifflets honteux, au service de je ne sais quelle coterie et quelles mauvaises passions, ont valu à George Hainl le triomphe d'une large et belle protestation. Toute la salle en masse s'est levée comme un seul homme pour crier bravo à l'artiste insulté; on ne pouvait pas accepter la honte du succès d'une incroyable cabale dont le bon sens public a fait prompte et vigoureuse justice.

Ce soir-là on donnait *Lucie de Lammermoor* pour le début du premier ténor, M. Alexandre; du premier ténor, sur lequel, il faut bien le dire, repose toute la fortune d'une direction, je ne dis pas en province, mais bien aussi à Paris. Que de ténors n'a-t-on pas usés à l'Académie royale, depuis que Nourrit n'est plus! Duprez n'est guère que l'ombre de lui-même, dit-on, au rude service qu'il lui faut subir. Mario de Candia a bien vite abandonné toute l'écrasante musique de nos grands maîtres du jour, pour aller se réfugier, lui et sa voix délicate et fraîche, au milieu des Italiens ses compatriotes, tous talents qui savent chanter au milieu des rossignols et des fauvelles qu'on appelle Rubini, Grisi et Persiani. Quelques pauvres artistes de la province sont venus échouer au milieu de cette terrible musique; et l'Opéra vit aujourd'hui de M. Marié, organisation puissante, mais inégale, qui a de temps à autre les éclairs d'un beau talent, mais qui n'a peut-être pas toute l'énergie voulue pour supporter le lourd fardeau d'un aussi vaste répertoire. Des ténors! où sont-ils? j'en cherche et je n'en vois pas. A Bordeaux, M. Raguénat; à Toulouse, M. Albert-Dommange; à Marseille, M. Wermelen; à Gand, M. Lespinasse; à Nantes, M. Lafcuillade; à Rouen, je ne sais qui, et ailleurs, que peuvent-ils être? Comment ravir aux villes qui possèdent un talent convenable, l'homme à peu près complet qu'il nous faudrait? M. Alexandre vient de Strasbourg, il n'a que trois ans de théâtre, et toute sa réputation à faire; s'il est bon, c'est une trouvaille, et je donne le prix Monthyon au directeur, si le mérite de sa trouvaille est justifié. Un ténor! mais c'est la poule aux œufs d'or!... Voyons, écoutons bien!

Certes! pour premier début M. Alexandre ne pouvait pas mieux choisir, il possède ce rôle et s'en tire avec honneur. Cette musique va bien à son organisation vocale, et il a dit toute la partie d'Edgard avec supériorité. La voix du médium n'est pas grande, ni bien étendue, ni même d'une qualité bien franchement timbrée, mais il y a dans les notes hautes de la puissance et de l'énergie. Des *la*, des *si* bémol sortent pleins, éclatants, vigoureux; ils font explosion comme le vin de Champagne, ils frappent avec bonheur aux bons endroits: le chanteur sait les ménager et s'en servir. D'ailleurs, la voix mixte est bonne, la prononciation est correcte. Comme méthode, c'est celle de Duprez, plus franchement italienne cependant. Le débutant coupe

la phrase musicale et ménage sa respiration pour amener les effets sur lesquels il compte. Il y a dans tout cela de l'inexpérience sans doute, mais il y a aussi de l'habileté.

Telles ont été mes réflexions après la représentation de *Lucie de Lammermoor*, et j'aurais voulu les compléter encore après celle de *Guillaume Tell*. Ce rôle d'Arnold est peut-être le plus beau rôle de ténor qui ait jamais été écrit. Pour l'aborder avec succès, il faut y justifier de toutes les qualités qui font le chanteur par excellence: un sentiment profond, de l'âme et de la sensibilité, une grande intelligence musicale et du style de l'œuvre, de la voix, et de la voix douce et puissante en même temps, et surtout et avant tout, un savoir-faire et une science réelle de l'art du chant; il faut tout cela. Quand on ne l'a pas, on peut l'acquérir. Et si Alexandre n'a pas réussi comme le premier jour, tout n'est pas désespéré: il se relèvera peut-être. Nos conseils et notre critique viendront alors, quand la part de l'émotion sera faite, quand le public aura décidé.

Un début heureux, et qui méritait de l'être, a été celui de Mlle Lehuen, jeune chanteuse qui vient tenir ici l'emploi des Dugazon. Mlle Lehuen est une enfant, assez distinguée dans sa petite personne, qui montre de l'intelligence et du bon vouloir. Elle a chanté Bettly, du *Châlet*, doucement, avec goût, et presque avec charme. Sa voix n'est pas forte, mais elle est agréable; sa méthode est bonne; et j'ai pu reconnaître, à quelques traits heureux, l'école de Mad. Damoreau. Mlle Lehuen doit faire des progrès rapides, auxquels nous nous intéresserons.

Nous avons encore M. Barielle, seconde basse, dont la voix est des meilleures; cette voix, bien timbrée et étendue dans le haut, a besoin de s'assouplir et de se familiariser à l'exécution des vocalises, que M. Barielle ferait peut-être bien d'éviter jusqu'à nouvel ordre et après études plus complètes. Je n'en veux pour preuve que son succès dans *Guillaume Tell*: je ne m'attendais pas à le sentir aussi ferme sur ses étrières dans le grand trio du second acte.

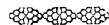
Dabadie a pu jouer avant son départ Asthon dans *Lucie*, et le grand rôle de Guillaume Tell; et Dabadie a été de nouveau l'objet de toutes les sympathies du public. Il n'eût tenu qu'à Dabadie de rester à Lyon, où il n'est venu du reste qu'à contre-cœur et qu'il quitte, nous le savons, avec regret. Aucun sacrifice n'aurait coûté pour attacher à notre théâtre cet artiste excellent et consciencieux; mais Dabadie n'a pu résister aux charmes du climat de Marseille, où l'appelle d'ailleurs l'amitié, au service d'une direction nouvelle, qu'il soutiendra de tout l'éclat de son talent.

Je dirai encore avant de terminer que Malliot a mieux chanté que jamais son joli rôle de Max dans le *Châlet*, et qu'il est de ces artistes dont le mérite est rare et précieux, et qu'il faut savoir garder le plus longtemps possible. La romance de Ruoldi n'était pas une rentrée pour Audran, que nous reverrons bientôt dans un rôle important de son répertoire, et avec lequel nous avons un arriéré de compte-rendu à acquitter.

P. S. (*Vendredi soir, minuit.*) — La soirée était décisive pour Alexandre qui faisait son troisième début dans le rôle d'Eléazar de la *Juive*. Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons dit déjà, parce que nos impressions sont restées les mêmes, et que d'ailleurs la place nous manque pour développer notre sentiment. M. Alexandre ayant été admis, malgré l'opposition qui s'est manifestée surtout à la fin du 4<sup>e</sup> acte, nous reviendrons sur les deux derniers rôles chantés par le débutant, auquel nous nous réservons de dire notre avis motivé.

Mad. Roulle, qui chantait Rachel pour la dernière fois, a été l'objet, au 2<sup>e</sup> acte, d'une ovation que son beau talent justifie complètement. Rappelée au 5<sup>e</sup> acte, après la chute du rideau, Mad. Roulle est venue recevoir les félicitations générales.

E. L.....R.



## THÉÂTRE DES CÉLESTINS.



COMPRENEZ-VOUS UNE première semaine de débuts sans la plus petite intervention d'un commissaire de police, sans l'aimable assistance des agents de police ou des sergents de ville, que le *gamin de Paris* nomme des hommes payés pour être honnêtes? Quoi! pas le moindre scandale, point de débris de pommes jetés à la scène et aux premières galeries, point de combats de Romains sous le lustre, point d'immolations d'acteurs, et bien au contraire, presque des triomphes! Voilà pourtant comment se sont passés tous ces jours derniers au théâtre des Célestins. Et vous appelez cela des débuts, et la dignité de l'homme a été respectée, et la justice a pu se former une opinion dans le calme? Vraiment, disent quelques-uns, le public des Célestins se dérange; mais beaucoup d'autres, sans compter les artistes, nous affirment qu'ils sont d'un avis contraire: nous sommes tout disposé à les croire sur parole.

Maintenant vient le tour de la critique: plus que jamais son rôle est décourageant et monotone. L'acteur ou l'actrice en litige sont-ils des artistes *pur-sang*? Leur généalogie est-elle bien établie? A quel genre bien déterminé appartiennent-ils? Leur taille est-elle bien prise et leur démarche facile? Leur mère-nature leur a-t-elle donné et conservé

L'ARTISTE EN PROVINCE.



Flaminio  
Lyon

Imp. et Litt. de H. Brunet et C. Lyon.

M<sup>me</sup> SIRAN.

une dentition complète; etc., etc.? Telles sont les premières questions qu'on adresse : celles relatives au talent ne sont que secondaires, elles viendront plus tard. En vérité, c'est réduire la critique aux désespérantes proportions du maquignonnage. Subissez cette loi de dégradation qui le voudra; nous nous estimerons assez pour nous y soustraire. Demandez à l'artiste ce qu'il pourra modifier dans les apparences physiques, exigez de lui les conditions de son emploi; mais n'allez pas plus loin : votre tâche sera déjà bien assez délicate à remplir. Allons ! n'essayons pas de reculer davantage, et d'un seul trait avalons la ciguë; pour ce jour, elle n'est pas amère.

Vous connaissez *Nanon*, la charmante cabaretière espiègle, mais innocente, qui sauve la vie de son volage *La Valeur*. Ce rôle, placé comme un gracieux contraste à côté de *Ninon* et de *Maintenon*, est celui choisi par Mlle Minié, pour son premier début. On ne pouvait se placer sous un plus heureux patronage. La débutante joint à beaucoup d'aisance une grande finesse d'esprit, de l'animation, une excellente tenue, et une voix agréable. La décence de son jeu ne s'est démentie qu'une fois, à la première sortie du second acte. Dans le vaudeville, comme dans la danse, les pirouettes ne sont plus reçues; et la position dans laquelle se trouve *Nanon* les rend inexplicables. Ce premier début méritait une réussite; mais la précipitation capricieuse des Lyonnais en a fait une ovation. Le couplet final a été redemandé, et des fleurs ont été lancées à l'actrice. Nous aimons peu cette ivresse des premières entrevues : on croirait que les fleurs trop prématurées sont peu naturelles, et qu'elles laissent deviner la serre chaude. Ce que nous disons en cette circonstance n'est point directement relatif à Mlle Minié; puisque, sans craindre une réaction, nous espérons en l'admission de cette débutante : mais il est bon de calmer, dans tous les sens, l'empressement des spectateurs. Que de fois, dans le court espace de trois représentations, n'arrive-t-il pas au public de se mettre en complète contradiction avec lui-même !

M. Mortreuil, qui se présente pour tenir l'emploi des jeunes-premiers comiques en tous genres, a pris pour premier début le *Gamin de Paris* et *Trois têtes dans un bonnet*. C'est ne pas reculer devant les difficultés multiples d'une épreuve. M. Mortreuil a de nombreuses qualités, et plusieurs défauts qu'il lui sera possible de corriger. Commençons par l'examen de ces derniers.

Il est bien de savoir porter plusieurs sortes de travestissements, tels que la blouse du *gamin*, le chapeau du *marchand de bestiaux*, et le tablier rouge de la *femme des halles* : mais il serait également utile de porter avec élégance le costume de tous et de tous les jours; nous voulons dire la redingote et le frac : notre débutant a besoin de soigner sa tenue. Que sont ensuite certaines charges d'un goût douteux, hasardées à dessein peut-être, mais avec imprudence dans le *Gamin de Paris*? M. Mortreuil a-t-il vu, dans la capitale, des enfants de quinze ans se suspendre à la queue de la perruque d'un vieillard, ou sauter à cheval sur un vieux général qu'ils connaissent depuis une heure, et qui, pour la première fois, leur permet de l'embrasser? Ces plaisanteries de mauvais ton, fruit d'une fausse observation, ont trouvé justice dans le silence improbatrice du public; elles ne se produiront plus sur une scène de notre ville. Enfin M. Mortreuil ne brille pas dans la partie sentimentale des rôles de Bouffé, et pour les scènes de ce genre il devra se défier de sa tendance au ton larmoyant et déclamatoire de la chaire. Nous sommes sévères dans les minutieux détails de l'analyse, parce que nous avons vu de grandes ressources dans le débutant : des défauts indiqués, les premiers peuvent à la rigueur disparaître dès qu'ils sont signalés; le dernier est plus grave. Mais cite-t-on deux hommes en France qui possèdent la double face du talent de Bouffé?

M. Mortreuil est doué d'une rare assurance, d'une verve comique intelligente et féconde : il se grime avec art, il nuance ses rôles, et sa voix est bien timbrée. De très nombreux applaudissements l'ont accueilli dans deux rôles du second ouvrage; et, si son jeu n'offre pas plus de prises à l'exigeante observation du public, dans les deux débuts suivants, le succès de cet acteur nous paraîtra logique.

Le temps des débuts n'est pas, du reste, celui de la justice la plus absolue. Ceci tient à plusieurs causes; nous en citerons une. Comme chacun veut exercer sa part d'arbitrage et de souveraineté, au moins une fois dans l'année, il arrive qu'une foule, quelquefois *inaccoutumée*, se presse aux épreuves des artistes : dès-lors les salles de spectacle, trop étroites habituellement, se trouvent tout-à-fait insuffisantes. Le public s'étouffe dans les ténébreuses cavités du théâtre, si même il n'est refoulé dans le fond des couloirs. Il est rare que, vers la fin de la représentation, les sifflets, s'il y en a, ne retentissent pas dans ces endroits reculés : or voulez-vous savoir le motif qui, bien des fois, les détermine? — Nous sommes las du spectacle, disent les désapprobateurs. — Parbleu ! nous vous croyons bien : debout, et pressés que vous êtes depuis quatre ou cinq heures, il n'est pas étonnant que vous soyez fatigués de votre gênante position; mais, malheureux ! vous n'avez pas vu ce spectacle dont vous prétendez être las. Permettez-moi de le dire, vous ressemblez à l'aveugle qui maudirait le son. Sifflez, Messieurs, sifflez, s'il est possible, l'incendie du Gymnase et l'exiguïté des salles; nous serons tous d'accord : mais, de grâce, ne rendez pas trop fréquemment les débutants responsables du découragement de vos jambes. Ne soyez que justes; observez, observez encore, et si vos sifflets ont pour eux le bon droit et la bienséance, n'avez peur que nous les contredisions.

F.

## Concert de M. Cherblanc.



PRÈS avoir mis pendant tout l'hiver son talent et sa complaisance inépuisable au service de chacun, M. Cherblanc a pu enfin venir réclamer pour lui-même une preuve palpable de la juste admiration qu'il sait exciter dans notre public musical. M. Cherblanc est un artiste modeste, que l'on estime pour son mérite réel et que l'on aime aussi à cause de son individualité. Nous ne lui connaissons point de pré-neurs et de séides, et quand il réussit, ce qui lui arrive toujours, c'est bien de lui-même et sans bruit : raison de plus pour insister sur la justice qui lui est due. Samedi dernier, le public n'a pas fait défaut au dernier appel de la musique concertante; il y avait foule dans le foyer du Grand-Théâtre, et nous avons pu assister à un plaisir d'hiver au milieu de nos dames *dilettante* en toilette de printemps.

L'ouverture de *Sémiramis* a été parfaitement conduite par George Hainl, et bien exécutée par notre orchestre ordinaire resserré dans un trop petit espace qui ne peut pas permettre tous les développements matériels indispensables. Puis est venu le trio de Beethoven, dédié par l'auteur à l'archiduc Rodolphe, et écrit pour piano, violon et violoncelle. C'était le morceau capital du concert. Il a paru long..... pourquoi? Hélas! convenons-en, la généralité de nos organisations, même les meilleures et les plus musicales, ne sont point encore habituées à des œuvres aussi sévères. Il y a un charme délicieux dans ce dialogue mélodieux de trois instruments qui s'interrogent et se répondent tour à tour; mais ce charme n'est pas tellement en dehors qu'on puisse l'éprouver à une audition unique, dans une grande salle, où l'on est horriblement gêné, où il fait chaud, où le silence absolu n'existe pas. Il s'agit ici de musique de salon, de musique de chambre, que l'on exécute entre soi; et le trio exécuté l'autre soir n'a été fait que dans ce but. D'ailleurs, il est trop rare à Lyon d'entendre du Beethoven. Peut-être serait-il mieux de n'exécuter que certaines parties détachées d'une œuvre, surtout lorsque sa destination première ne s'adresse point aux masses : à notre avis, ce serait le seul moyen de faire bien écouter et par conséquent comprendre un genre aussi grave. La vérité est quelquefois fâcheuse à dire, mais nous ne pouvons pas nous dispenser d'être vrais. De trop longs morceaux deviennent fatigués, même lorsqu'ils sont sublimes. Eh, mon Dieu ! c'est à peine si l'on obtient une attention quelque peu religieuse pour une symphonie à grand orchestre, et l'on ne doit pas être surpris de voir la distraction sur bien des visages quand il s'agit d'un morceau de longue haleine et qui n'a pour interprètes que trois instruments.

Que MM. Billet, Cherblanc et George Hainl ne prennent point notre profession de foi pour une critique de leur choix : telle n'est point notre pensée. En conscience, nous ne saurions leur donner trop d'éloges et d'encouragements, et nous les engageons à persister dans cette voie artistique et sévère; mais, nous le répétons, il faut marcher graduellement pour être compris.

On dirait que M. Cherblanc a voulu nous prouver que les qualités ordinaires de son talent qui repose essentiellement sur le fini de l'exécution, la pureté et la justesse, ne forment point obstacle à la rapidité de son jeu, à la vivacité d'un mécanisme brillant qui lui permet aussi de vaincre les plus grandes difficultés. Le concertino de Kalliwods a démontré l'habileté de l'exécutant et la possibilité qui lui est acquise d'exécuter des tours de force, et dans la fantaisie de David, sur l'air du *Petit Tambour*, nous avons retrouvé M. Cherblanc dans son élément plus naturel, et reconnu l'exquise pureté de son archet. M. Cherblanc est toujours correct, réservé et discret, et cette fois il a su éviter la monotonie, seul défaut que nous aurions pu lui adresser.

On a vivement applaudi la fantaisie sur des motifs des *Puritains*, composée et exécutée par M. Alex. Billet. C'est toujours le pianiste que vous savez, talent vigoureux et délicat tout à la fois.

Quand les artistes italiens seront-ils assez heureux pour ne pas être obligés de manquer sans cesse aux engagements qu'ils prennent sur l'affiche? Quelquefois c'est une déception, mais pas toujours cependant; et il est arrivé, certain jour, des compensations qu'on ne prévoyait pas, et qui ont été accueillies avec d'autant plus de satisfaction. Il y a là presque de la déloyauté vis-à-vis du public, lequel, après tout, serait bien en droit d'exiger tout ce qu'on lui a promis. Nous n'insisterons pas : nous ne voulons pas ajouter à l'ennui que ces messieurs et ces dames doivent éprouver sans doute en étant si fréquemment indisposés; mais qu'ils nous permettent au moins, en les plaignant beaucoup, de nous plaindre un peu.

M. Ferri, qui l'autre soir se portait bien, nous a fait entendre sa belle voix dans deux *phrases*, largement intitulées : *Airs*; et le duo de *Torquato Tasso*, annoncé, a été remplacé par le duo de la *Lucia*.

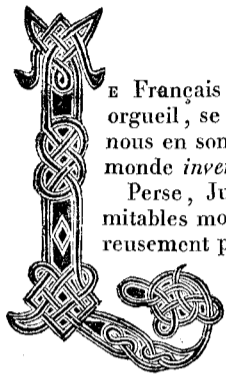
C'est tout, je crois.....; non, pardon, j'allais oublier un fort joli nocturne fort bien chanté par nos deux ténors légers, MM. Audran et Malliot. Ce charmant morceau, le seul en français de la soirée, avait l'air d'une pauvre fleur transplantée au milieu des champs (lisez *chants*) de l'Italie. La pauvre fleur néanmoins n'en a rien perdu de son parfum.

Je voudrais savoir si en Italie on ne chante, dans les concerts, que de la musique française en français?

Pour répondre à certaines craintes qu'ont pu inspirer à quelques personnes nos *causeries* de dimanche dernier, nous répéterons aujourd'hui que l'*Artiste en province*, tout entier dévoué à l'art, n'abordera jamais les questions personnelles, quand elles ne toucheront point aux intérêts de l'art que nous défendons. Nous enlèverons avec soin de notre correspondance toutes les initiales qui serviraient de matière à interprétation, et notre petite chronique ne s'amusera jamais qu'aux dépens des caractères et des types généraux, lesquels doivent subir les lois communes de la publicité.

## LES SATIRES DE PERSE,

Traduites en vers français avec le texte en regard, et suivies de notes.  
Un beau volume in-8°, par Auguste Desportes.



Le Français, qui est né *malin*, et peut, avec un légitime orgueil, se vanter d'avoir créé le *vaudeville*, le Français, nous en sommes bien fâché pour lui, n'a pas le moins du monde *inventé* la satire.

Perse, Juvénal, Horace, Térence, et tant d'autres inimitables modèles de la poésie grecque et latine, ont, heureusement pour le bon goût, précédé les Rabelais, les Despréaux, les Régnier, les Barbier, et tant d'autres critiques plus ou moins connus;

Ce qui n'empêche pas le plus infime critique de chef-lieu de se croire obligé de jurer chaque matin par Horace, par Juvénal ou Perse (et quels blasphèmes!), qu'il n'a jamais lus peut-être!

O banquistes de toute espèce et de toute qualité, banquistes financiers, banquistes politiques, banquistes littéraires et savants, rendez donc grâces aux dieux!

Quel bonheur pour vous que le public en général, et l'abonné en particulier, soient d'une nature patiente et bienveillante; quel bonheur, surtout, qu'ils ne tiennent plus le fouet en main, ces immortels satiriques! car ils seraient bien advenus de dire à chacun de vous, comme le comte Rodrigue:

« Prends garde, critique, que je ne te fasse fouetter comme un petit garçon (comme un *muchacho*). »

La spécialité de cette feuille et le manque d'espace nous interdisent, à notre vif regret, un examen détaillé du livre de M. Auguste Desportes, livre que nous croyons destiné à recevoir parmi nous le plus honorable accueil.

Or, forcé d'être concis et bref, nous nous bornerons à rappeler au petit nombre de nos lecteurs qui l'auraient par hasard oublié, et à celles de nos belles lectrices qui certes à nos yeux sont bien excusables de l'ignorer, ce que fut le poète satirique Perse, un des poètes les plus incisifs, les plus mordants, un des plus hardis moralistes de l'antique Rome, voluptueuse et corrompue.

La meilleure manière de faire connaître un auteur est, il nous semble, d'emprunter de nombreuses citations à son œuvre.

Mme de Genlis donne quelque part, dans ses mémoires, d'excellents conseils sur ce point aux modernes critiques qui tiennent encore à mettre quelque conscience dans l'accomplissement de leurs rigides devoirs.

Nous ne croyons donc pouvoir mieux signaler au lecteur la haute portée littéraire de la nouvelle traduction des Satires de Perse, que par l'extrait suivant de l'introduction remarquable qui précède la version poétique de M. Desportes.

« Aurelius Flaccus Persius naquit à Volaterra, ancienne ville d'Etrurie, le 4 décembre de l'an 54 de J.-C. (an de Rome 787), « sous le consulat de Fabius Persicus et L. Vitellius, la vingtième « année du règne de Tibère.

« Perse étudia à Volaterra jusqu'à l'âge de 12 ans : il se rendit alors à Rome pour continuer ses études.

« Il y suivit les leçons du grammairien Remius Palæmon et du « rhéteur Virginius Flaccus.

« Perse était beau de visage; il avait une âme élevée, un caractère « fort doux, des mœurs exemplaires; il était plein de modestie et de « candeur : on le citait comme un modèle de pieuse tendresse envers « sa mère, sa sœur, et sa tante; enfin, à ces rares et nobles qualités « il joignait une vertu peu connue des anciens, une vertu toute « chrétienne, la chasteté. Perse mourut d'une maladie d'estomac à « 28 ans, la huitième année du règne de Néron. Ses Satires, qui ob- « tinrent le plus grand succès à leur apparition, ne furent publiées « qu'après sa mort. »

(Introduction aux Satires de Perse.)

C'est de ce poète philosophe dont il nous décrit lui-même si bien la vie, de ce poète généralement trop peu connu, et sur le compte duquel tant de jugements divers, tant d'opinions étranges ont été échangés, c'est de Perse enfin, que M. Auguste Desportes a entrepris de reproduire avec exactitude, avec trop d'exactitude peut-être, en vers français toutes les beautés, tous les anathèmes énergiques d'une jeune et belle âme, si passionnée, si saintement révoltée contre la corruption et les corrupteurs de Rome puissante, voluptueuse et dégradée.

Nous avons extrait au hasard les vers suivants de ce beau livre, que presque tous les hommes littéraires que compte Lyon voudront lire, surtout ceux qui surent apprécier comme nous la saine érudition, le goût sûr et l'aménité de caractère du poète français, digne interprète du poète latin.

A tes jours écoulés celui-ci vient s'unir,  
Et te promette encore un riant avenir.  
Ami, marque de blanc ce jour d'heureux présage,  
Et puis à ton génie offre le vin d'usage.  
Tu ne fais pas des vœux coupables, insensés,  
De ces vœux qui toujours restent inexaucés,  
A moins qu'on n'ait d'avance, au prix d'un sacrifice,  
Des dieux inattentifs suborné la justice.  
Mais combien parmi nous de gens qui n'osent pas  
Faire entendre tout haut ce qu'ils disent tout bas!  
Qui dans nos temples saints murmurent leur prière,  
Et dont les vœux secrets redoutent la lumière!  
Lorsque les assistants sur eux fixent les yeux,  
D'une voix élevée ils implorent les dieux.  
Ils demandent d'abord les vrais biens de la vie :  
Une fortune honnête à l'abri de l'envie,  
Un esprit juste et droit, bon renom, bon crédit :  
Pour être oui de tous, voilà ce que l'on dit.  
Mais la langue bientôt, fidèle à la pensée,  
Trahit l'ardent désir d'une âme intéressée,  
En ajoutant ces mots dans la bouche grondants,  
Et qui n'osant sortir meurent entre les dents :  
« Oh ! si je pouvais voir mon oncle tout à l'heure !  
« Dans un riche cercueil partir de sa demeure !  
« Si je pouvais trouver sous mon soc diligent,  
« Par la faveur d'Hercule, un vase plein d'argent !  
« Si je pouvais du moins enterrer mon pupille,  
« Un enfant dont j'hérite, et qu'étouffe la bile !  
« Oh ! combien Nérius est heureux dans ses choix !  
« Le voilà déjà veuf pour la troisième fois ! »  
Pour mieux sanctifier cette horrible requête,  
Le matin dans le Tibre immergeant votre tête,  
Vous croyez, tout souillé des plaisirs de la nuit,  
Eteindre dans ses flots le remords qui vous suit !

On le voit, le poète Perse a trouvé dans la poésie de M. Auguste Desportes une reproduction fidèle, à la fois brillante et correcte, de ses énergiques et éloquentes Satires.

A. R.

Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.

Les Bureaux de L'ARTISTE, rue de la Préfecture, 6, sont provisoires; à partir du 25 juin proch., l'Administ. centrale du Journal sera transportée rue de l'Arbre-Sec, 31.

**LE PAPIN**

DU RHONE.

BATEAU A VAPEUR EN FER, A BASSE PRESSION,

part du port des Cordeliers

POUR

**VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE  
ARLES ET MARSEILLE,**

Tous les jours, à 5 heures du matin.

Il prend voyageurs et marchandises.

BUREAUX : Port des Cordeliers, 59.

**Café Restaurant**

**NEPHEUNNES**

Quai Villeroi, 2.

A compter de ce jour, on servira dans ledit établissement des glaces à 40 cent., demi-glaces à 25 cent.

La modicité du prix ne diminuera en rien la parfaite qualité ainsi que la quantité.

Fruits, Fromages, Biscuits et Mousse de chocolat, glacés, pour soirées. On traitera favorablement, à l'égard des prix, avec les personnes qui daigneront accorder leur confiance.

Pavillons et salons au premier étage pour le service des glaces.

Entrée particulière par la rue du Pont-de-Pierre.

Au Parisien.

**A. BERTOMÉ,**

TAILLEUR DE PARIS,

Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'Habilllements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 50 heures on livre un Habit commandé; — en 10 heures un Pantalon; — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots et d'Habillments d'hiver.

Maison des DEUX JUMENTAUX, galerie de l'Argue, nos 44-46-48-50.

**EXPOSITION**

Manteaux, Paletots, Robes de chambre, etc.

**SEULE MAISON A LYON**

Pourvue en hautes Nouveautés pour hiver, et capable d'alimenter en peu de temps les besoins des consommateurs. — Un simple examen dans les magasins, et l'on sera persuadé de la vérité.

**EN QUARANTE-HUIT HEURES,**

Un Habilllement complet et de commande sera rendu.